

Leçon 12

Matthieu 26-28

Le complot pour tuer Jésus (26.1-5)

Pour la quatrième et dernière fois dans cet Évangile, le Seigneur annonce d'avance à ses disciples qu'il devra mourir (Mt 16.21 ; 17.23 ; 20.18). Sa prédiction laisse entendre qu'il s'écoulera très peu de temps entre la Pâque juive et sa crucifixion : Vous savez que la Pâque a lieu dans deux jours, et que le Fils de l'homme sera livré pour être crucifié. Cette année-là, la Pâque revêtirait sa véritable signification. L'Agneau pascal était enfin venu, et allait être sacrifié.

Tandis que Jésus prononce ces paroles, les principaux sacrificateurs et les anciens du peuple se rassemblent dans la maison de Caïphe, le souverain sacrificateur, afin de mettre leur stratégie au point. Ils veulent arrêter Jésus discrètement et le faire mettre à mort sans tarder, mais ils ne pensent pas que ce soit prudent de le faire pendant la fête, car ils craignent la réaction violente du peuple. Cela semble incroyable que ce soit précisément les chefs religieux du peuple d'Israël qui prennent la tête du complot contre Jésus, eux qui auraient dû être les premiers à le reconnaître comme Messie et à le couronner Roi. Mais au contraire, ils constituent l'avant-garde de ses ennemis.

Jésus est oint à Béthanie (26.6-13)

Au moment où les sacrificateurs complotent, où les disciples font la démonstration de leur mesquinerie et Judas celle de sa perfidie, cet épisode apporte un soulagement bienvenu au Seigneur. Comme Jésus était à Béthanie, dans la maison de Simon le lépreux, une femme s'approcha de lui et vida sur sa tête un parfum de grand prix. Le coût élevé de son sacrifice traduit à quel point cette femme vénère le Seigneur Jésus ; elle montre par ce geste que rien ne saurait être trop précieux pour lui. Ses disciples, et Judas en particulier (Jn 12.4, 5), jugent cette action comme une énorme perte. Ils estiment qu'il aurait mieux valu donner l'équivalent en argent aux pauvres.

Jésus entreprend de rectifier leur jugement. Son action n'est pas un gaspillage, mais un acte magnifique. De plus, elle vient au bon moment. On peut venir en aide aux pauvres en tout temps, mais il n'y avait qu'un moment dans toute l'histoire de l'humanité où le corps du Seigneur pouvait être embaumé en vue de sa sépulture. Ce moment était arrivé, et une femme seule, au discernement spirituel, l'a saisi. Elle croit sur parole le Seigneur qui annonce sa mort prochaine, et comprend que c'est maintenant ou jamais qu'elle doit agir. Comme la suite du récit le montre, elle a eu raison. Les femmes qui envisageaient d'embaumer le corps du Seigneur déposé dans le sépulcre n'avaient pas compté sur la résurrection (Mc 16.1-6).

Le Seigneur Jésus a immortalisé ce simple geste d'amour : Je vous le dis en vérité, partout où cette bonne nouvelle sera prêchée, dans le monde entier, on racontera aussi en mémoire de cette femme ce qu'elle a fait. Chaque acte d'adoration véritable remplit de parfum les parvis célestes et s'inscrit d'une manière indélébile dans la mémoire du Seigneur.

La trahison de Judas (26.14-16)

Alors l'un des 12, qui comme les autres disciples avait vécu avec le Seigneur Jésus, avait voyagé avec lui, avait été témoin de ses miracles, avait entendu son enseignement incomparable, avait eu devant les yeux une vie sans péché, celui de qui Jésus pouvait dire : « Celui-là même [...] qui avait ma confiance et qui mangeait mon pain... » (Ps 41.10), celui-là a levé le talon contre le Fils de Dieu. Judas Iscariot alla vers les principaux sacrificateurs et se mit d'accord avec eux pour leur livrer son Maître contre une somme de 30 pièces d'argent. Les sacrificateurs lui payèrent cette somme méprisante immédiatement, une somme qui équivaldrait aujourd'hui à moins de 20 euros ! Quel contraste entre la femme qui, dans la maison de Simon, oignit Jésus de parfum, et Judas ! Pour elle, le Sauveur n'avait pas de prix ; pour Judas, il ne valait que quelques pièces !

Celui qui n'avait reçu que des marques de bienveillance de la part du Sauveur, tâche maintenant de remplir sa part de l'ignoble contrat.

La dernière Pâque (26.17-25)

C'était le premier jour des pains sans levain, une période où tout levain devait disparaître des maisons juives. Quelles pensées ont pu envahir l'esprit du Seigneur tandis qu'Il demandait à ses disciples d'aller à Jérusalem et de préparer [...] la Pâque ? Chaque détail de ce repas allait revêtir une signification poignante.

Jésus envoie ses disciples chez un tel, qui devait les conduire à la maison désignée. Le caractère vague des instructions a sans doute pour but de déjouer les plans des conspirateurs. Quoi qu'il en soit, nous constatons une fois de plus que Jésus connaît parfaitement les individus, leurs circonstances et leur bonne volonté à coopérer avec lui. Notez bien ces mots : Le Maître dit : Mon temps est proche ; je ferai chez toi la Pâque avec mes disciples. Il fait face à sa mort prochaine avec assurance. Avec beaucoup de dignité, Il prévoit le repas. Quel privilège pour cet hôte anonyme d'avoir pu prêter sa demeure pour l'ultime Pâque de Jésus !

Pendant qu'ils mangent, Jésus fait une communication bouleversante : l'un d'eux va le livrer. Les disciples sont interloqués et peïnés. L'un après l'autre, ils demandent : Est-ce moi, Seigneur ? Une fois que tous, Judas excepté, ont posé cette question, Jésus leur déclare que c'est celui qui a mis avec lui la main dans le plat. Puis le Seigneur prend un morceau de pain, le trempe dans la sauce de la viande, et le tend à Judas (Jn 13.26), ce qui est une marque d'affection particulière et d'amitié. Il leur rappelle alors qu'il y a un côté inéluctable dans le sort qui l'attend, mais Il n'en tient pas moins le traître pour responsable ; mieux vaudrait pour lui n'être pas né. Judas a délibérément choisi de vendre le Sauveur, engageant ainsi sa responsabilité personnelle.

Quand Judas, à son tour, demande à brûle-pourpoint si c'est lui qui le livrera, Jésus répond par l'affirmative.

La première cène (26.26-29)

Jean (13.30) nous dit qu'aussitôt après avoir reçu le morceau de pain, Judas sortit, et qu'il faisait nuit. Nous en déduisons donc qu'il n'était pas présent lors de l'institution de la cène. Mais sur ce point, les avis

divergent.

Après avoir célébré sa dernière Pâque, le Seigneur institue ce qu'on appelle le repas du Seigneur. Les éléments essentiels – le pain et le vin – étaient déjà sur la table comme faisant partie du repas pascal, mais Jésus les revêt d'une nouvelle signification. D'abord, Il prend du pain, rend grâces et le rompt. En le donnant à ses disciples, Il dit : Prenez, mangez, ceci est mon corps. Comme son corps n'avait pas encore été cloué sur la croix, il est évident que Jésus tient un langage symbolique, en faisant du pain l'image de son corps.

Il en est de même de la coupe : le contenant est pris pour figurer le contenu. La coupe contenait le fruit de la vigne, qui symbolise le sang de l'alliance nouvelle. La nouvelle alliance, inconditionnelle, devait être scellée par le précieux sang répandu pour le pardon des péchés de beaucoup. Son sang est suffisant pour garantir le pardon des péchés de tous. Mais il est dit ici qu'il est répandu pour beaucoup, parce qu'il n'est efficace que pour ôter les péchés de ceux qui croient.

Le Sauveur révèle ensuite à ses disciples qu'Il ne boira plus de ce fruit de la vigne avec eux jusqu'au jour où Il reviendra sur la terre pour régner. Alors le vin aura une autre signification ; il sera le symbole de la joie et de la bénédiction dans le royaume de son Père. La question a été souvent posée de savoir si Jésus avait pris du pain azyme ou non, et du vin fermenté ou non lors du repas du Seigneur. Il est plus que probable que le Seigneur s'est servi de pain azyme et de vin fermenté ; à cette époque, tous les vins étaient fermentés. Ceux qui prétendent que le pain levé atténue la portée du symbole parce que le levain est une image du péché, devraient savoir qu'il en est de même de la fermentation. Il est tragique que nous soyons parfois tellement préoccupés par les éléments de ce repas, que nous ne discernions plus le Seigneur lui-même ! Paul déclare très nettement que c'est le sens spirituel du pain et non le pain en tant que tel qui compte. Il écrit : «... car Christ, notre Pâque, a été immolé. Célébrons donc la fête, non avec du vieux levain, non avec un levain de malice et de méchanceté, mais avec les pains sans levain de la pureté et de la vérité » (1 Co 5.7, 8). Ce n'est pas le levain dans le pain qui est gênant, mais le levain dans nos vies !

Les disciples sont trop sûrs d'eux-mêmes (26.30-35)

Après avoir pris la cène, le petit groupe chante des cantiques, probablement tirés des Ps 113 à 118 (« le Grand Hallel »), puis il quitte Jérusalem, franchit le torrent du Cédron et gravit la pente ouest de la montagne des Oliviers pour arriver dans le jardin de Gethsémané.

Tout au long de son ministère terrestre, le Seigneur Jésus a régulièrement averti ses disciples de ce qui les attendait. Maintenant, Il leur déclare qu'ils l'abandonneront cette nuit même. La peur les saisira devant la violence de l'orage qui éclatera. Pour sauver leur peau, ils renieront leur Maître. Ainsi s'accomplira la prophétie de Zacharie : « Frappe le Berger, et que les brebis se dispersent ! » (Za 13.7). Mais Il ne les laisse pas sans espérance. Ils auront honte d'avoir été ses amis, mais lui ne les abandonnera pas. Lorsqu'Il sera ressuscité des morts, Il les retrouvera en Galilée. Quel ami extraordinaire et sans faille !

Inconsidérément, Pierre interrompt le Seigneur et l'assure que même si les autres l'abandonnent, lui ne fera jamais une chose pareille. Jésus corrige ce jamais : cette nuit même [...] trois fois. Avant que le coq chante, l'impétueux disciple aura renié son Maître trois fois. Pierre proteste de plus belle de sa loyauté, affirmant même qu'il est prêt à mourir avec Christ plutôt que de le renier. Tous les disciples clament leur accord avec Pierre. Ils sont sincères et croient ce qu'ils disent. Malheureusement, ils ne connaissent pas leurs propres coeurs.

L'agonie dans le jardin de Gethsémané (26.36-46)

Nul ne peut aborder l'épisode du jardin de Gethsémané sans se dire qu'il foule une terre sainte. Quiconque essaie de commenter ce passage éprouve un très profond sentiment de respect et de crainte. « Le caractère surnaturel des événements nous fait redouter de les profaner en y touchant » (Guy King).

Entré dans le jardin de Gethsémané (mot qui signifie « cuve à huile » ou « pressoir à huile »), Jésus demande à huit des 11 disciples de s'asseoir et de l'attendre ; puis Il prend avec lui Pierre et les deux fils de Zébédée et s'engage plus profondément dans le jardin. Ce choix peut sembler dire que tous les disciples n'ont pas la même capacité pour sympathiser avec le Sauveur dans son agonie.

Il commence à éprouver de la tristesse et des angoisses. À Pierre, Jacques et Jean, Il déclare sans détour que son âme est triste jusqu'à la mort. Cela révèle sans doute la répulsion indicible qu'éprouve son âme sainte à la perspective de devenir le sacrifice offert pour notre péché. Nous qui sommes pécheurs, nous ne pouvons pas imaginer ce que fut pour lui, qui n'a jamais péché, le fait de devenir péché pour nous (2 Co 5.21). Il n'est pas étonnant qu'à trois reprises, Il ait laissé les disciples seuls pour faire quelques pas en avant dans le jardin. Personne ne pouvait partager sa souffrance, ni faire sienne sa prière : Mon Père, s'il est possible, que cette coupe s'éloigne de moi ! Toutefois, non pas ce que je veux, mais ce que tu veux. Si nous pensons que cette prière exprimait la réticence du Seigneur ou son désir de faire marche arrière, souvenons-nous de ses paroles dans Jn 12.27, 28 : « Maintenant mon âme est troublée. Et que dirai-je ?... Père, délivre-moi de cette heure ?... Mais c'est pour cela que je suis venu jusqu'à cette heure. Père, glorifie ton nom ! »

Par conséquent, en priant pour que cette coupe s'éloigne de lui, Il ne demandait pas à être délivré de la croix. Car la croix était précisément le but de sa venue sur la terre ! La prière est didactique ; elle n'attend pas une réponse mais nous enseigne une leçon. En fait, Jésus dit : « Mon Père, s'il existe un autre moyen pour sauver des pécheurs impies sans que j'aie à la croix, révèle-le moi maintenant. Mais je veux que l'on sache que je ne désire rien faire qui puisse contrarier ta volonté. »

Quelle réponse Jésus a-t-Il obtenu ? Aucune ! Le ciel est resté muet. Par ce silence éloquent, nous savons qu'il n'y avait pour Dieu aucun autre moyen de justifier des pécheurs coupables que la mort expiatoire et substitutive de Christ, le Sauveur sans péché.

Revenant vers les disciples, Il les trouva endormis. Leur esprit était bien disposé, mais leur chair était faible. Ne les jugeons pas trop vite ! Pensons à notre propre vie de prière ! Nos sommeils sont plus intenses que nos prières, et nos pensées vagabondent au lieu d'être canalisées. Que de fois le Seigneur pourrait nous adresser les mêmes paroles qu'à Pierre : Vous n'avez donc pu veiller une heure avec moi ! Veillez et priez, afin que vous ne tombiez pas dans la tentation.

Il s'éloigna une seconde fois, et pria en réaffirmant sa soumission à la volonté de son Père. Il acceptait de boire jusqu'à la lie la coupe de souffrance et de mort. Il a toujours été seul dans sa vie de prière. Il a enseigné aux disciples à prier, et Il a prié devant eux, mais Il n'a jamais prié avec eux. Le caractère unique de sa personne et de son oeuvre empêchait les autres de partager sa vie de prière. Quand Il s'approche pour la seconde fois des disciples, ceux-ci sont à nouveau endormis. Il en est de même la fois suivante : lui prie, eux dorment. Alors Il leur dit : Vous dormez maintenant, et vous vous reposez ! Voici, l'heure est proche, et le Fils de l'homme est livré aux mains des pécheurs. L'occasion de veiller avec lui durant cette

longue veille est passée. Déjà se fait entendre le bruit des pas du traître. Jésus dit : Levez-vous, allons !, non pour battre en retraite, mais pour affronter l'ennemi.

Avant de quitter le jardin, arrêtons-nous encore un instant pour nous laisser toucher par les soupirs du Seigneur, pour méditer sur sa tristesse et pour le remercier de tout notre coeur.

Jésus est arrêté (26.47-56)

Le fait qu'une de ses propres créatures ait pu trahir le Sauveur innocent constitue l'une des plus frappantes anomalies de l'Histoire. En dehors de la dépravation humaine, nous ne pourrions pas trouver d'explication à la trahison vile et inexcusable de Judas.

Jésus parlait encore aux onze quand Judas arriva, à la tête d'une bande armée d'épées et de bâtons. Ce n'est sans doute pas lui qui avait suggéré l'idée de se munir d'épées, car il n'avait jamais vu le Seigneur résister ou se défendre. Ces armes peuvent traduire la détermination des principaux sacrificateurs et des anciens du peuple de se saisir de Jésus sans qu'il puisse échapper. C'est par un baiser que Judas désigne à la meute qui l'accompagne lequel d'entre ces hommes est Jésus. Le symbole universel de l'amour a ainsi été rabaissé à son usage le plus ignominieux. Le traître s'approche du Seigneur, lui dit : Salut, Rabbi !, et l'embrasse avec effusion. Dans ce passage, le mot baiser traduit deux mots grecs différents. Le premier, utilisé au v. 48, est le mot habituel. Mais au v. 49, c'est un autre terme qui est employé : il exprime des embrassades répétées, plus démonstratives.

Avec un grand calme et une conviction profonde, Jésus dit à Judas : Mon ami, ce que tu es venu faire, fais-le. Alors la populace s'avance et se saisit manu militari du Seigneur Jésus. L'un des disciples – nous savons d'après Jn 18.10 qu'il s'agit de Pierre – tire son épée et coupe l'oreille du serviteur du souverain sacrificateur. Ne pensons pas que Pierre avait visé l'oreille. Il voulait sans doute porter un coup mortel. Attribuons à la Providence divine le fait que sa visée était aussi pauvre que son jugement.

La gloire morale du Seigneur Jésus apparaît ici dans toute sa splendeur. Il commence par reprendre Pierre : Remets ton épée à sa place ; car tous ceux qui prendront l'épée périront par l'épée. Dans le royaume de Christ, les victoires ne se remportent pas au moyen d'armes charnelles. S'appuyer sur la force armée dans le combat spirituel, c'est courir au désastre. Que les ennemis du royaume se servent de leurs épées, ils seront finalement défaits. Que le soldat de Christ en appelle à la prière, à la Parole de Dieu, et à la force d'une vie remplie de l'Esprit. Le nom de la victime était Malchus, et Luc, le médecin, nous apprend que Jésus guérit son oreille (Lu 22.51 ; Jn 18.10). N'est-ce pas une merveilleuse démonstration de la grâce ? Le Seigneur a aimé ceux qui le haïssaient, et a fait du bien à ceux qui en voulaient à sa vie.

Si Jésus avait désiré opposer de la résistance à cette foule armée, Il ne serait pas contenté de la malheureuse épée de Pierre. En un instant, Il aurait pu demander plus de 12 légions d'anges (entre 36 000 et 72 000 anges) et les aurait obtenues. Mais cela aurait contrecarré le plan divin. Les Écritures, qui avaient annoncé la trahison, les souffrances, la crucifixion et la résurrection de Christ, devaient s'accomplir.

Jésus fait remarquer alors combien ce spectacle d'individus armés qui viennent pour l'arrêter est incongru. Jamais ils ne l'ont vu user de violence ni se livrer à des actes de brigandage. Il a été un Maître paisible, assis tous les jours dans le temple. Ils auraient pu aisément se saisir de lui à ce moment-là, mais ils ne l'ont pas fait. Pourquoi viennent-ils aujourd'hui avec des épées et des bâtons ? Humainement parlant,

leur comportement est absurde. Cependant, le Sauveur sait bien que la méchanceté des hommes ne triomphe que pour accomplir le plan arrêté de Dieu. Tout cela est arrivé afin que les écrits des prophètes soient accomplis.

Les disciples comprennent que leur Maître ne veut pas être délivré ; alors ils l'abandonnent et prennent la fuite. Si leur lâcheté est inexcusable, la nôtre l'est bien plus. Car eux n'étaient pas encore habités par le Saint-Esprit ; mais nous si.

Jésus devant Caïphe (26.57-68)

Le Seigneur Jésus passe devant deux tribunaux : un tribunal religieux devant les autorités juives, et un tribunal civil devant les autorités romaines.

En tenant compte des apports des quatre Évangiles, on s'aperçoit que chaque jugement se fait en trois étapes. Le récit de Jean sur le jugement religieux montre que Jésus est d'abord conduit chez Anne, le beau-père de Caïphe.

Matthieu entame son récit avec la deuxième étape, lorsque Jésus est amené chez Caïphe, le souverain sacrificateur chez qui s'est assemblé tout le sanhédrin. D'ordinaire, les accusés avaient la possibilité de préparer leur défense. Mais les responsables religieux juifs, aux abois, voulaient en finir le plus rapidement possible avec Jésus par un procès vite expédié (Es 53.8) ; ils lui ont donc refusé un jugement équitable.

En cette nuit particulière, les pharisiens, les sadducéens, les scribes et les anciens qui formaient le sanhédrin ont manifesté le plus grand mépris des lois auxquelles ils étaient censés se soumettre. Ils ne devaient pas se réunir la nuit ni pendant aucune des fêtes juives. Il ne leur était pas permis de soudoyer des témoins pour obtenir un faux témoignage. Ils n'avaient pas le droit de prononcer une sentence de mort avant qu'une nuit se soit écoulée. Enfin, à moins qu'ils ne se réunissent dans la Salle de la Pierre Dressée, près du temple, leurs verdicts n'avaient aucune valeur. Pressés de se défaire de Jésus, les chefs juifs n'hésitent pas à transgresser leurs propres lois.

Caïphe est le juge qui préside. Le sanhédrin joue à la fois le rôle de jury et de plaignant, une association pour le moins irrégulière. Jésus est l'accusé. Pierre, venu en spectateur, se tient à distance, assis avec les serviteurs pour voir comment cela finira.

Les autorités juives ont d'abord bien du mal à trouver quelque faux témoignage contre Jésus. Ils auraient eu plus de succès si, conformément à leur premier devoir dans le processus judiciaire, ils avaient cherché les preuves de son innocence. Finalement, deux faux témoins rapportent – en les dénaturant – les propos de Jésus : « Détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai » (Jn 2.19-21). D'après ces témoins, Jésus aurait menacé de détruire le temple de Jérusalem et de le rebâtir. En réalité, Il avait annoncé sa propre mort et la résurrection dont elle serait suivie. Les Juifs se servent de la prédiction comme d'une excuse pour le mettre à mort.

Tandis qu'on l'accuse, le Seigneur Jésus garde le silence : « Semblable à une brebis muette devant ceux qui la tondent, Il n'a point ouvert la bouche » (Es 53.7). Le souverain sacrificateur, agacé par son mutisme, le somme de répondre. Mais le Sauveur ne réagit pas davantage. Alors le souverain sacrificateur lui dit : Je t'adjure, par le Dieu vivant, de nous dire si tu es le Christ, le Fils de Dieu. La loi juive exigeait

qu'un homme placé sous serment par le souverain sacrificateur, témoigne (Lé 5.1).

Jésus, Juif soumis à la loi, répond : Tu l'as dit. Il poursuit en affirmant plus fortement encore sa messianité et sa divinité : De plus, je vous le déclare, vous verrez désormais le Fils de l'homme assis à la droite de la puissance de Dieu, et venant sur les nuées du ciel ; autrement dit : « Je suis le Christ, le Fils de Dieu, comme tu l'as dit. Ma gloire est momentanément voilée dans un corps humain ; je donne l'impression de n'être qu'un homme. Vous me voyez pendant mon temps d'humiliation. Mais le jour vient où vous, les Juifs, vous me verrez comme un être glorieux, en tous points égal à Dieu, assis à sa droite, et venant sur les nuées du ciel. » Au v. 64, notons tout d'abord une réponse au seul Caïphe : « Tu l'as dit ». Ensuite une déclaration achevée aux Juifs en tant que représentants des Israélites qui vivront lors du retour de Christ en gloire et qui verront clairement qu'Il est le Fils de Dieu.

« On prétend souvent, écrit Lenski, que Jésus ne s'est jamais désigné lui-même comme "Fils de Dieu". Ici (au v. 64), Il jure qu'Il l'est néanmoins. » Caïphe a bien compris le sens des paroles de Jésus. Celui-ci a fait allusion à une prophétie messianique de Daniel : « Je regardai pendant mes visions nocturnes, et voici, sur les nuées des cieux arriva quelqu'un de semblable à un fils de l'homme ; il s'avança vers l'Ancien des jours, et on le fit approcher de lui. » (Da 7.13). La réaction du souverain sacrificateur prouve qu'il avait bien compris que Jésus venait de proclamer son égalité avec Dieu (voir Jn 5.18). Il déchire ses vêtements sacerdotaux pour signifier que le témoin a blasphémé. Ses exclamations enflammées, alors qu'il prend à témoin les membres du sanhédrin, démontrent que Jésus est coupable. Interrogé sur la sanction à appliquer, le Conseil juif répond : Il mérite la mort. Cette deuxième étape du procès religieux se termine par les jurés frappant Jésus et lui crachant au visage. De plus, ses juges lui demandent de se servir de son pouvoir en tant que Christ pour identifier ceux qui le frappent. Toute cette procédure judiciaire a été non seulement antijuridique, mais également scandaleuse.

Pierre renie Jésus et pleure amèrement (26.69-75)

L'heure la plus sombre de la vie de Pierre arrive. Tandis qu'il est assis dehors dans la cour, une jeune femme s'approche de lui et l'accuse d'être un intime de Jésus. Pierre nie énergiquement : Je ne sais ce que tu veux dire. Ensuite, peut-être pour s'éclipser, il se dirige vers la porte. Mais là une autre servante l'identifie publiquement comme l'un de ceux qui étaient avec Jésus de Nazareth. Cette fois-ci, Pierre jure de ne pas connaître cet homme. L'« homme » n'est autre que son Maître !

Peu après, plusieurs personnes présentes s'approchent de Pierre en disant : Certainement tu es aussi de ces gens-là, car ton langage te fait reconnaître. Le disciple ne peut plus s'en sortir par une simple négation. Il appuie celle-ci d'imprécations et de serments : Je ne connais pas cet homme. À ce moment, avec une précision bouleversante, le coq chante. Ce cri familier ne déchire pas seulement le silence de l'heure matinale, il transperce également le coeur de Pierre. Le disciple si peu héroïque, se souvenant alors de ce que le Seigneur avait dit, sort et pleure amèrement.

Le procès matinal devant le sanhédrin (27.1, 2)

La troisième étape du procès religieux se poursuit devant le sanhédrin, le matin. Aucun jugement ne devait être prononcé le jour même où le procès avait débuté, sauf si l'accusé était acquitté. Une nuit devait s'écouler avant que le tribunal ne rende son verdict « de manière à ce que des sentiments de miséricorde

aient le temps de naître. » Dans le cas du Seigneur Jésus, les chefs religieux semblent fermement décidés à étouffer tout sentiment de pitié. Pourtant, du fait qu'un procès nocturne était irrégulier, ils tiennent une session matinale pour donner un semblant de validité légale à leur verdict.

Sous l'administration romaine, les Juifs n'avaient pas le droit d'infliger la peine capitale. C'est pourquoi, ils s'empressent de livrer Jésus à Ponce Pilate, le gouverneur romain. Malgré leur haine farouche contre tout ce qui est romain, les chefs juifs sont disposés à « se servir » du pouvoir de l'occupant pour assouvir une haine plus grande. L'opposition à Jésus unit les pires ennemis.

Le remords et le suicide de Judas (27.3-10)

Prenant conscience du péché qu'il a commis en livrant le sang innocent, Judas rend l'argent aux principaux sacrificateurs et aux anciens. Ces conspirateurs rusés, qui avaient si bien coopéré avec lui quelques heures plus tôt, refusent maintenant de se sentir concernés. C'est l'un des fruits de la trahison.

Judas est pris de remords, mais il ne s'agit pas d'une repentance authentique qui conduit au salut. Il est durement affecté par les conséquences que lui attire son crime, mais il n'est pas disposé à reconnaître Jésus-Christ comme Seigneur et Sauveur.

Désespéré, Judas jette les pièces d'argent dans le temple où seuls les sacrificateurs peuvent pénétrer. Puis il sort et se suicide. En comparant ce récit avec celui d'Actes 1.18, on peut en déduire qu'il s'est pendu à un arbre, mais que la corde ou la branche s'est rompue et que son corps s'est éventré en tombant dans une anfractuosité du sol.

Les principaux sacrificateurs, trop « spirituels » pour mettre cet argent dans le trésor sacré, puisqu'il provenait du prix du sang, étaient les coupables qui avaient donné cet argent pour que le Messie leur soit livré. Cela ne semble pas les avoir troublé. Comme le Seigneur l'avait déclaré, ils nettoyaient l'extérieur de la coupe, alors que l'intérieur était plein de fraude, de perfidie et de meurtre. Ils utilisent cet argent pour acquérir le champ du potier ; c'est là qu'étaient enterrés les païens impurs. Ils ne se doutent pas encore que des légions de païens viendront envahir leur pays et inonder leurs rues du sang des Juifs. Depuis lors, ce champ est devenu le champ du sang pour cette nation coupable. Inconsciemment, les principaux sacrificateurs accomplissent la prophétie de Zacharie selon laquelle l'argent devait servir à acheter le champ d'un potier (Za 11.12, 13).

Les sacrificateurs avaient des scrupules à mettre l'argent du sang dans le trésor ; en le donnant au potier en échange de son champ, ils accomplissent la prophétie de Zacharie. Matthieu attribue cette prophétie à Jérémie, alors que de toute évidence elle est tirée du livre de Zacharie. Peut-être agit-il ainsi parce que le nom de Jérémie se trouvait en tête du rouleau des prophètes dont il se servait, conformément à une coutume ancienne confirmée par de nombreux manuscrits hébreux, et en usage dans la tradition talmudique. On constate la même pratique dans Lu 24.44 où le livre des Psaumes sert de titre à toute la troisième section du canon hébreu.

Première rencontre de Jésus avec Pilate (27.11-14)

Les griefs des Juifs contre Jésus étaient d'ordre religieux, et ils l'ont jugé sur ce plan-là, mais les

accusations religieuses n'avaient pas de poids devant les tribunaux romains. Les autorités juives le savent bien ; aussi, en présentant Jésus à Pilate, s'efforcent-elles de souligner trois arguments politiques contre le Seigneur (Lu 23.2) :

1. Jésus est un révolutionnaire qui constitue une menace pour la paix romaine
2. Il encourage les gens à ne pas payer leurs impôts, ce qui porte préjudice à la prospérité de l'empire
3. Il prétend être Roi, menaçant ainsi directement la puissance et le rang de l'empereur.

Dans l'Évangile de Matthieu, Pilate n'interpelle Jésus que sur cette troisième accusation. Questionné pour savoir s'il est le Roi des Juifs, Jésus répond affirmativement. Cela lui attire aussitôt une volée d'injures et de calomnies de la part des chefs juifs. Pilate s'étonne beaucoup du silence de l'accusé qui ne juge pas utile de se défendre même contre l'une de ces accusations. Le gouverneur n'a probablement jamais rencontré quelqu'un qui ait gardé le silence devant de telles attaques.

Jésus ou Barabbas ? (27.15-23)

Pour apaiser les tensions en Israël, les Romains avaient pris l'habitude de relâcher un prisonnier juif à l'occasion de la Pâque. Barabbas, un Juif qui avait été condamné pour une sédition et un meurtre (Mc 15.7), est susceptible de bénéficier de cette relaxe. En tant que rebelle à l'autorité romaine, il était sans doute très populaire parmi ses compatriotes. Aussi, lorsque Pilate propose aux Israélites de choisir entre Jésus et Barabbas, ils scandent le nom de ce dernier. Cela ne semble pas surprendre le gouverneur, car il sait que l'opinion publique a été influencée en grande partie par les principaux sacrificateurs, jaloux de Jésus.

Le cours du procès est momentanément interrompu par l'arrivée d'un messager envoyé par la femme de Pilate. Celle-ci supplie son mari de ne pas se mêler de cette affaire, car elle a fait un rêve très troublant à cause de lui.

Pendant ce temps, les principaux sacrificateurs et les anciens persuadent la foule de demander la libération de Barabbas et la mort de Jésus. Aussi, lorsque Pilate demande à nouveau lequel des deux prisonniers il doit relâcher, les Juifs réclament le meurtrier. Pris au piège de sa propre indécision, le gouverneur questionne alors : Que ferai-je donc de Jésus, qu'on appelle Christ ? D'une seule voix, ils exigent sa crucifixion, ce qui paraît tout à fait incompréhensible à Pilate. Pour quelle raison le crucifier ? Quel crime a-t-il commis ? Mais il est trop tard pour faire marche arrière et discuter dans le calme ; la foule hystérique a le dessus ; de toutes les bouches haineuses sort ce cri : Qu'il soit crucifié !

La décision ((27.24-26)

Pour Pilate, il est évident que la foule est implacable et qu'une émeute risque d'éclater. C'est pourquoi il se lave les mains à la vue de tous, se déclarant ainsi innocent du sang de l'accusé. Mais l'eau n'absoudra jamais Pilate, coupable de la plus grave erreur judiciaire de toute l'Histoire.

La foule, trop en liesse pour s'inquiéter de sa culpabilité, accepte d'endosser la responsabilité : Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! Depuis lors, le peuple d'Israël est allé de ghettos en pogroms, de camps de concentration en chambres à gaz. Il subit les terribles conséquences de son rejet du Messie. Aussi longtemps qu'il ne reconnaîtra pas comme Messie-Roi ce Jésus qu'il a rejeté, la

malédiction continuera de peser sur lui.

Pilate relâche Barabbas et le remet à la foule ; depuis lors, l'esprit de Barabbas domine le monde : le meurtrier est exalté, le Roi légitime est rejeté. Puis, selon la coutume, le condamné est battu de verges. On utilisait pour ce supplice un grand fouet avec une lanière en cuir incrustée de pointes métalliques. Chaque coup porté sur le dos déchirait les chairs et faisait jaillir le sang. Pour le veule gouverneur, il ne reste plus qu'à livrer Jésus aux soldats pour être crucifié.

Les soldats se moquent de Jésus (27.27-31)

Les soldats du gouverneur conduisent Jésus dans le prétoire – le palais du gouverneur – et ils rassemblent autour de lui toute la cohorte, composée sans doute de plusieurs centaines de soldats. On a peine à imaginer ce qui suit alors. Celui qui a créé l'univers et qui le soutient devient le jouet de soldats cruels et vulgaires – ses propres créatures indignes et pécheresses – et endure de leur part les tourments les plus indignes. Ils lui ôtent ses vêtements et le couvrent d'un manteau écarlate, en imitation dérisoire d'un manteau royal. Mais ce manteau porte un message. Puisque la couleur pourpre est associée au péché (Es 1.18), j'aime à penser que ce manteau symbolise mes péchés placés sur Jésus pour que je puisse, moi, être revêtu de la robe de justice de Dieu (2 Co 5.21).

Ils tressent une couronne d'épines et la posent sur sa tête. Derrière cette plaisanterie cruelle, nous reconnaissons que Jésus a porté une couronne d'épines pour que nous puissions un jour avoir une couronne de gloire. Les soldats le traitent en roi du péché ; nous l'adorons, nous, comme Sauveur des pécheurs. Pour le ridiculiser, les soldats lui donnent un roseau, symbole du sceptre. Ils ne savent pas que cette main qui tient le roseau est celle qui gouverne le monde. Désormais, la main percée de Jésus tient le sceptre de la domination universelle.

Ils s'agenouillent devant lui et le raillent en disant : Salut, Roi des Juifs ! Non contents de tout cela, ils crachent au visage du seul homme parfait qui ait jamais vécu, et frappent sur sa tête avec le roseau. Jésus supporte tout patiemment ; Il ne prononce pas un mot. « Considérez, en effet, Celui qui a supporté contre sa personne une telle opposition de la part des pécheurs, afin que vous ne vous lassiez point, l'âme découragée » (Hé 12.3). Finalement, ils lui remettent ses vêtements, et l'emmènent pour le crucifier.

La crucifixion du Roi (27.32-44)

Notre Seigneur porte sa croix sur une partie du trajet (Jn 19.17). Puis les soldats contraignent un homme de Cyrène (en Afrique du Nord), appelé Simon, à la porter à sa place. Selon certains, cet homme était Juif, selon d'autres c'était un Noir. Peu importe, il a eu l'insigne privilège de porter la croix.

Golgotha signifie « crâne » en araméen. Le nom « Calvaire » est la forme francisée du mot latin qui traduit le grec kranion. Il est possible que l'endroit en question ait eu la forme d'un crâne, ou qu'il ait été ainsi surnommé en raison des exécutions qui y eurent lieu. Le site est incertain.

Avant de le crucifier, les soldats offrent à boire à Jésus le vin mêlé de fiel donné à tous les criminels condamnés en guise de narcotique. Jésus refuse de le prendre. Il était nécessaire pour lui de porter la pleine charge des péchés des hommes sans diminution ou affaiblissement de ses sens, sans

adoucissement de sa souffrance. Matthieu décrit la crucifixion d'une manière simple et dépouillée ; il ne verse pas dans le drame, n'a pas recours au style journalistique à sensation, et ne se perd pas dans des détails atroces. Il constate simplement le fait : Après l'avoir crucifié... Mais l'éternité elle-même n'épuisera pas la profondeur de ces mots.

Comme l'Écriture l'avait annoncé (Ps 22.19), les soldats se partagent ses vêtements, en tirant au sort la tunique sans couture. C'était tout l'avoir du Seigneur ici-bas. « La seule vie parfaite qui ait été menée dans ce monde est la vie de Celui qui ne possédait rien et ne laissa rien, sinon les vêtements qu'Il portait » (Denney).

Ces soldats étaient les représentants d'un monde de petites gens. Ils ne se rendent pas compte que l'Histoire s'écrit sous leurs yeux. S'ils l'avaient su, au lieu de rester assis et de le garder, ils se seraient mis à genoux et l'auraient adoré. Au-dessus de la tête de Christ, ils avaient placé un écriteau : CELUI-CI EST JÉSUS, LE ROI DES JUIFS. Les quatre Évangiles divergent entre eux quant à la formulation exacte. Marc dit : « Le Roi des Juifs » (15.26) ; Luc : « Celui-ci est le Roi des Juifs » (23.38) et Jean : « Jésus de Nazareth, Roi des Juifs » (19.19). Les principaux sacrificateurs protestèrent car ainsi formulées, ces paroles laissent supposer qu'il s'agit d'une affirmation ; ils voudraient que ce soit la propre déclaration du condamné. Mais Pilate rejette leur réclamation. La vérité s'étale là, dans les trois langues principales : hébreu, latin et grec (Jn 19.19-22).

L'innocent Fils de Dieu se trouve entre deux brigands, conformément à la prophétie d'Ésaïe énoncée 700 ans plus tôt, que le Serviteur de l'Éternel serait mis au nombre des malfaiteurs (Es 53.12). Au début, les deux brigands profèrent des insultes contre Jésus (v. 44). Mais l'un va se repentir et sera sauvé in extremis ; dans quelques heures à peine, il sera avec Christ dans le paradis (Lu 23.42, 43).

Si la croix révèle l'amour de Dieu, elle révèle aussi la dépravation de l'homme. Les passants s'attardent pour railler le divin Berger en train de mourir pour ses brebis : Toi qui détruis le temple, et qui le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même ! Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix ! Tel est le langage du rationalisme incrédule : « Je ne crois que ce que je vois. » C'est aussi le langage du libéralisme : « Descends de la croix – autrement dit, supprime le scandale de la croix, et nous croirons. » « *Ils prétendaient qu'ils croiraient s'Il descendait de la croix ; nous croyons parce qu'Il est resté sur elle* » (William Booth, fondateur de l'Armée du Salut).

Les principaux sacrificateurs, avec les scribes et les anciens, joignent leurs moqueries à celles des badauds. Avec une clairvoyance qu'ils ne soupçonnent pas, ils crient : Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même ! Ils le disaient sous forme de sarcasme ; nous en avons fait un chant de louange. Les chefs religieux tournent en dérision Celui qui s'est déclaré le Sauveur, le Roi d'Israël, le Fils de Dieu.

Trois heures de ténèbres (27.45-50)

Toutes les souffrances et les vexations que le Seigneur avait dû subir de la part des hommes n'étaient rien à côté de celles qu'Il allait encore affronter. Depuis la sixième heure (midi) jusqu'à la neuvième (15 h), il y eut des ténèbres sur toute la terre de Palestine, mais aussi sur son âme sainte. C'est pendant ces heures sombres que Christ a subi l'indescriptible malédiction de nos péchés. L'enfer que nous méritons, la colère de Dieu contre toutes nos transgressions se sont concentrées sur Jésus pendant ces trois heures. Nous ne pouvons mesurer cet abîme, car nous n'avons aucune idée de ce que cela pouvait signifier pour

le Seigneur de satisfaire à toutes les exigences de la sainteté et de la justice de Dieu à l'égard du péché. Nous savons simplement que durant ces trois heures, le prix a été payé, la dette remise, et l'oeuvre nécessaire au salut de l'homme parfaitement achevée par lui.

Vers 15 heures, Jésus s'écria d'une voix forte : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? La réponse est donnée au Ps 22 : « Tu es le Saint, tu sièges au milieu des louanges d'Israël » (v. 4). Parce que Dieu est saint, Il ne peut pas fermer les yeux sur le péché, au contraire Il doit le punir. Le Seigneur Jésus n'avait commis aucun péché, mais Il s'est chargé lui-même de la culpabilité des nôtres. Quand Dieu, le Juge, s'est penché sur lui et a vu tous nos péchés accumulés sur le Substitut innocent, Il s'est éloigné de son Fils bien-aimé.

En l'entendant crier Eli, Eli..., quelques-uns de ceux qui étaient là disent qu'Il appelle le prophète Élie. On ne saurait dire s'ils confondaient les noms ou s'ils se moquaient de Jésus. L'un d'eux se sert alors d'un roseau pour lui tendre une éponge imbibée de vinaigre. À en juger d'après Ps 69.22, ce n'est pas un geste de compassion qu'il accomplit ainsi ; il ne fait qu'ajouter à la souffrance du supplicié.

Quant à la foule présente, elle attend pour voir si Élie viendra remplir la mission que la tradition juive lui assignait : venir en aide au juste. Mais ce n'est pas le moment pour Élie de venir (Mal 4.5) ; par contre, le temps est venu pour Jésus de mourir. Après avoir poussé de nouveau un grand cri, Il rend l'esprit. Ce grand cri démontre qu'Il n'est pas mort exténué, mais en pleine force. Le fait qu'Il rend l'esprit distingue sa mort de toutes les autres. Nous mourons parce qu'il le faut ; Il est mort parce qu'Il a choisi de mourir. N'a-t-Il pas déclaré : « Je donne ma vie afin de la reprendre. Personne ne me l'ôte, mais je la donne de moi-même ; j'ai le pouvoir de la donner, et j'ai le pouvoir de la reprendre » (Jn 10.17, 18) ?

Le voile déchiré (27.51-54)

Au moment où Jésus expire, une main invisible déchire depuis le haut jusqu'en bas l'épaisse tenture qui séparait les deux pièces principales du temple. Jusqu'alors, ce voile empêchait tout homme de pénétrer dans le saint des saints où Dieu demeurait. Seul le souverain sacrificateur, une fois par an, pouvait entrer dans ce lieu très saint.

La lettre aux Hébreux nous apprend que le voile représente le corps de Jésus. Cela typifie le don de son corps abandonné à la mort. Par sa mort, « nous avons, au moyen du sang de Jésus, une libre entrée dans le sanctuaire par la route nouvelle et vivante qu'Il a inaugurée pour nous au travers du voile, c'est-à-dire de sa chair » (Hé 10.19, 20). Désormais, le plus humble des croyants peut, par la prière et la louange, entrer à tout moment dans la présence de Dieu. Mais n'oublions jamais que ce privilège a été acquis à un prix très élevé : le sang de Jésus.

La mort du Fils de Dieu s'accompagne aussi de grands bouleversements dans la nature, comme si les éléments inanimés exprimaient leur communion avec leur Créateur. Un tremblement de terre fend les rochers et ouvre plusieurs sépulcres. Mais notez que ce n'est qu'après la résurrection de Jésus que les occupants de ces tombes sont sortis, sont entrés dans Jérusalem et sont apparus à un grand nombre de personnes. La Bible ne dit pas si ces saints sont morts une deuxième fois plus tard, ou s'ils sont montés au ciel avec le Seigneur Jésus.

Ces phénomènes étranges persuadent le centenier romain et ses hommes que Jésus était assurément

Fils de Dieu (même si l'article défini devant « Fils de Dieu » est absent dans le texte grec, l'ordre des mots rend l'expression parfaitement clair). Mais que voulait dire le centenier en s'exprimant ainsi ? Reconnaît-il Jésus-Christ comme Seigneur et Sauveur ou déclare-t-il simplement qu'Il est plus qu'un homme ? Nous ne pouvons pas trancher. Tout au moins, ces paroles témoignent de la crainte qu'il éprouve et du lien qu'il établit entre les phénomènes surnaturels et la mort de Jésus, mais pas de ceux qui étaient crucifiés avec lui.

Les femmes pieuses (27.55, 56)

Matthieu fait spécialement mention des femmes qui avaient fidèlement servi le Seigneur et qui l'avaient suivi depuis la Galilée jusqu'à Jérusalem. Marie de Magdala, Marie, mère de Jacques et de Joseph, et Salomé, la femme de Zébédée, se tenaient là. Leur présence souligne avec éclat leur courageux dévouement. Tandis que les disciples masculins se sont enfouis pour sauver leurs vies, elles sont demeurées près du Maître.

La mise au tombeau (27.57-61)

Joseph d'Arimatee, un homme riche membre du sanhédrin, ne s'était pas associé aux autres membres du Conseil dans leur décision de livrer Jésus à Pilate (Lu 23.51). Jusqu'à présent s'il avait été un disciple en secret, à partir de maintenant, il accepte de courir des risques. Il se rend courageusement vers Pilate et lui demande la permission d'ensevelir son Seigneur. Essayons d'imaginer la surprise du gouverneur et la stupéfaction des Juifs devant la démarche officielle de ce membre du sanhédrin qui prend publiquement la défense du crucifié. Dans un certain sens, Joseph signe son arrêt de mort économique, social et religieux en prenant soin du corps de Jésus. Par cette action, il se désolidarise définitivement de l'institution qui a tué le Seigneur.

Pilate lui délivre l'autorisation demandée et Joseph, avec beaucoup d'amour, prend le corps et l'enveloppe d'un linceul blanc, dans lequel il met également des aromates. Puis il le dépose dans le sépulcre neuf qu'il s'est fait tailler pour lui-même dans le roc. Il ferme ensuite l'entrée du tombeau à l'aide d'une grande pierre, semblable à une meule de moulin, qu'on fait rouler dans une ornière creusée dans le roc. Des siècles plus tôt, Ésaïe avait prédit : « On a mis son sépulcre parmi les méchants, son tombeau avec le riche » (53.9). Ses ennemis avaient sans doute prévu de jeter le corps de Jésus dans la vallée de Hinnom, où il aurait été consumé par le feu qui brûlait en permanence, ou dévoré par les renards. Mais Dieu a déjoué leur plan et a utilisé Joseph en sorte que le corps de son Fils soit dans le tombeau d'un riche.

Après le départ de Joseph, Marie de Magdala et la mère de Jacques et de Joseph restent sur place vis-à-vis du sépulcre pour veiller.

Le tombeau est gardé (27.62-66)

Le premier jour de la Pâque, appelé le jour de la préparation, était celui où Christ avait été crucifié. Le lendemain, les principaux sacrificateurs et les pharisiens ne se sentent pas à l'aise. Se souvenant que Jésus avait dit qu'Il ressusciterait, ils vont ensemble auprès de Pilate et lui demandent qu'une garde spéciale soit placée devant le tombeau en prétendant qu'ils veulent empêcher les disciples de dérober le corps et de faire croire ensuite qu'Il est ressuscité. Ils craignent que si cela se produit, cette dernière

imposture soit pire que la première ; autrement dit la simulation de sa résurrection serait pire que sa prétention à être le Messie et le Fils de Dieu.

Pilate répond : Vous avez une garde, allez, gardez-le comme vous l'entendez. Cela peut signifier qu'une garde romaine avait déjà été mise à leur disposition, ou qu'il donnerait suite à leur requête. Y a-t-il de l'ironie dans la voix de Pilate : Gardez- le comme vous l'entendez ? Toujours est-il qu'ils font bien les choses. Ils scellent la pierre et disposent les soldats devant le tombeau. Mais toutes les mesures prises ne suffiront pas. Les précautions prises par Ses ennemis pour « s'assurer du sépulcre au moyen de la garde, après avoir scellé la pierre », v. 62-64, ont permis à Dieu de déjouer les plans des méchants et de donner au monde une preuve irréfutable de la résurrection du Roi. (Unger)

Le tombeau vide et le Seigneur ressuscité (28.1-10)

Ce dimanche, bien avant l'aurore, les deux Marie viennent voir le sépulcre. À leur arrivée, il se produit un grand tremblement de terre. Un ange du Seigneur descend du ciel, vient rouler la pierre qui obstrue l'entrée du tombeau et s'assied dessus. Les gardes romains, terrifiés par l'apparition de cet être radieux vêtu d'un blanc éclatant, s'évanouissent de frayeur.

L'ange rassure les femmes qu'elles n'ont rien à craindre : Celui qu'elles cherchent est ressuscité, comme Il l'a promis. Venez, voyez le lieu où Il était couché. La pierre a été roulée non pour que le Seigneur puisse sortir, mais pour que les femmes puissent entrer et voir qu'Il est déjà ressuscité.

L'ange mandate alors les femmes pour aller promptement communiquer la glorieuse nouvelle à ses disciples. Le Seigneur est de nouveau vivant, et Il les attend en Galilée. Tandis qu'elles sont en route vers les disciples, Jésus leur apparaît et leur dit tout simplement : "Je vous salue" littér. « Réjouissez-vous ! ». Aussitôt, elles tombent à ses pieds et l'adorent. Il leur dit alors lui-même de prévenir ses disciples qu'ils le verront en Galilée.

Les soldats soudoyés pour mentir (28.11-15)

À peine ont-ils repris connaissance que quelques hommes de la garde se rendent d'un air penaud chez les principaux sacrificateurs pour leur communiquer la nouvelle. Ils ont failli à leur mission : le tombeau est vide ! On imagine aisément la consternation des chefs religieux ! Les sacrificateurs tiennent conseil avec les anciens pour arrêter une stratégie. En désespoir de cause, ils achètent les soldats pour qu'ils racontent l'histoire incroyable que pendant qu'ils dormaient, les disciples sont venus dérober le corps de Jésus. Cette explication soulève plus de problèmes qu'elle n'en résout. Pourquoi les soldats dormaient-ils, alors qu'ils devaient être sur leurs gardes ? Comment les disciples auraient-ils pu rouler la pierre sans les réveiller ? Comment se fait-il que tous les soldats se soient endormis en même temps ? Et s'ils dormaient, comment savent-ils que ce sont les disciples qui ont dérobé le corps ? Si cette histoire était vraie, pourquoi fallait-il payer les soldats pour qu'ils la racontent ? Si les disciples ont dérobé le corps, pourquoi ont-ils pris le temps de retirer les bandes et de plier le linge qui avait été mis sur la tête de Jésus ? (Lu 24.12 ; Jn 20.6, 7).

En fait, les soldats ont été payés pour raconter une histoire qui pouvait leur coûter cher ! La loi romaine punissait de mort le soldat qui dormait pendant son service. On comprend que les autorités juives aient promis aux gardes d'intervenir en leur faveur au cas où leur histoire parviendrait aux oreilles du gouverneur !

Le sanhédrin apprenait ainsi que si la vérité éclate d'elle-même, le mensonge appelle d'autres mensonges. Et pourtant, cette légende a encore cours aujourd'hui parmi de nombreux Juifs et parmi les Gentils. Il existe bien d'autres légendes à propos de la résurrection. Wilbur Smith en analyse deux :

1. On a suggéré que les femmes se sont rendues au tombeau d'un autre. Mais réfléchissez. Le dimanche matin, ne reconnaîtriez-vous pas la tombe dans laquelle on a mis votre être le plus cher le vendredi après-midi précédent ? De plus, Jésus n'a pas été enseveli dans un cimetière, mais dans le jardin privé où Joseph d'Arimatee avait fait creuser son tombeau personnel. Il n'y avait pas d'autres tombes à cet endroit. En plus, Pierre et Jean, deux disciples vinrent également au tombeau et le trouvèrent vide. Pensez-vous qu'ils soient allés à la mauvaise tombe ? Il y a plus encore. Quand ces femmes sont entrées dans le tombeau et qu'elles ont constaté qu'il était vide, un ange se tenait là et il leur dit : « Il n'est pas ici. Il est ressuscité. Venez, voyez le lieu où Il était couché. » Pensez-vous que l'ange se soit, lui aussi, trompé de sépulcre ? Eh bien, cette théorie absurde est défendue par des hommes réputés sensés !
2. D'autres ont avancé l'idée que Jésus n'était pas mort, mais que dans la fraîcheur de la tombe, Il est sorti de son profond évanouissement. Rappelez-vous cependant qu'une lourde pierre, scellée par l'autorité romaine, fermait l'entrée du tombeau.

De l'intérieur, personne n'aurait pu dégager la pierre des encoches dans lesquelles elle s'était immobilisée et la faire remonter le plan incliné. Jésus n'est pas sorti du sépulcre comme un invalide anémique. La simple vérité est que la résurrection du Seigneur Jésus est un fait historique solidement attesté. Il s'est Lui-même présenté vivant à Ses disciples, après Sa passion. Pensez à ces nombreuses rencontres où Il est apparu aux siens :

1. À Marie de Magdala (Mc 16.9-11)
2. Aux femmes (Mt 28.8-10)
3. Sur la montagne en Galilée (Mt 28.16, 17)
4. À Pierre (Lu 24.34)
5. Aux deux disciples sur le chemin d'Emmaüs (Lu 24.13-32)
6. Aux disciples sans Thomas (Jn 20.19-25)
7. Aux disciples avec Thomas (Jn 20.26-31)
8. Aux sept disciples sur le bord de la mer de Galilée (Jn 21)
9. À plus de 500 croyants (1 Co 15.6)
10. À Jacques (1 Co 15.7)
11. Aux disciples sur la montagne des Oliviers (Ac 1.3-12)

"Notre foi chrétienne repose sur une pierre maîtresse, inébranlable : les évidences historiques de la résurrection du Seigneur Jésus-Christ. Vous et moi pouvons prendre appui sur cette pierre et combattre pour la foi ; nous sommes dans une position imprenable. La résurrection peut être niée, mais elle ne peut être démentie." Wilbur Smith

L'ordre missionnaire (28.16-20)

En Galilée, le Seigneur ressuscité apparaît aux 11 disciples sur une montagne non précisée. Il s'agit de la même apparition que celle rapportée dans Mc 16.15-18 et dans 1 Co 15.6. Quelles merveilleuses retrouvailles ! Ses souffrances sont révolues à tout jamais. Puisqu'Il vit, ils vivront aussi. Il se tient devant eux dans son corps glorifié. Ils adorent le Seigneur vivant et aimant, même si certains ont des doutes à son sujet.

Le Seigneur déclare ensuite que toute autorité lui a été donnée dans les cieux et sur la terre. Dans un certain sens, Il a toujours eu pleine autorité. Mais là, Il parle en tant que Chef de la nouvelle création. Depuis sa mort et sa résurrection, Il a le pouvoir d'accorder la vie éternelle à tous ceux que Dieu lui a donnés (Jn 17.2). Comme Premier-né de toute la création, Il a toujours détenu l'autorité. Mais maintenant qu'Il a achevé l'oeuvre de la rédemption, Il a autorité en tant que Premier-né d'entre les morts, « afin d'être en tout le premier » (Col 1.15, 18).

En tant que Chef de la nouvelle création, Il lègue un ordre permanent, valable pour tous les chrétiens jusqu'à son retour. C'est l'ordre missionnaire. Il comporte trois commandements et non des suggestions :

1. Allez, faites de toutes les nations des disciples... – Cela ne veut pas dire que le monde entier se convertira. En prêchant la bonne nouvelle, les disciples constateront que des hommes et des femmes de toutes nations, de toutes tribus, de tous peuples et de toutes langues deviendront des disciples du Sauveur.
- 2 ... les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit... – Les messagers de Christ ont la responsabilité d'enseigner le baptême et de le présenter comme un commandement auquel il faut se soumettre. Dans le baptême des croyants, les chrétiens se déclarent publiquement pour le Dieu trinitaire. Ils reconnaissent Dieu comme Père, Jésus-Christ comme Seigneur et Sauveur, et le Saint-Esprit comme étant Celui qui demeure en eux, leur donne le pouvoir et les enseigne. Le nom (v. 19) est au singulier. Un seul nom, ou une seule essence, mais trois personnes : Père, Fils et Saint-Esprit.
- 3 ... et enseignez-leur à observer tout ce que je vous ai prescrit. – L'ordre missionnaire ne se limite donc pas à l'évangélisation ; il ne suffit pas d'amener des hommes à la conversion et de les laisser ensuite se débrouiller eux-mêmes. Il faut leur enseigner à obéir aux commandements de Christ contenus dans le N.T. La nature même de la formation du disciple vise à nous rendre semblables au Maître. On ne peut atteindre ce but que par un enseignement systématique de la Parole de Dieu et par l'obéissance à cette Parole.

Puis le Seigneur promet aux disciples qu'Il sera toujours présent avec eux jusqu'à la fin du monde. Ils ne seront donc jamais seuls ou livrés à eux-mêmes. Dans tous leurs travaux et dans leurs déplacements, ils jouiront de la compagnie du Fils de Dieu.

Notez bien ce petit mot « tout » qui revient quatre fois dans l'ordre missionnaire : tout pouvoir, toutes les nations, tout ce que je vous ai enseigné, tous les jours. Ainsi, l'Évangile se termine sur un ordre et un encouragement de notre glorieux Seigneur. Vingt siècles se sont écoulés, mais ses paroles ont toujours la même force, la même pertinence, la même application. La tâche n'est pas encore achevée.

Que faisons-nous pour observer ce dernier commandement ?